

LETTRE DE M. COILLARD.

*Aux amis des missions.*

Léribé, avril 1875.

Chers amis,

Le devoir négligé est de tous le plus difficile à remplir. J'aurais dû depuis longtemps prendre la plume, et vous dire entre autres choses le doux parfum qu'ont laissé parmi nous des serviteurs de Dieu qui nous ont visités. Aujourd'hui, je devrais remonter bien haut, car pour nous chaque visite est une date. Je devrais vous parler de nos amis Mabile et Preen, de nos réunions, de nos courses d'évangélisation avec eux, de notre voyage à Bloemfontein et de ses résultats. Je m'en abstiens, car mes frères vous auront dit tout cela, dans le temps, et bien mieux que je ne saurais le faire.

Vous aviez appris que le major Malan était attendu au Lessouto. Nous avons été privilégiés ; il est resté trois semaines avec nous, et l'une de ces semaines était celle du concert de prières. Il faut le connaître personnellement cet homme de Dieu, pour apprécier l'avantage d'avoir pu causer, méditer, prier et prêcher l'Évangile avec lui. On se sent bien petit près de lui, mais on n'y est pas longtemps sans s'y sentir béni. Ce qui frappe au premier abord chez lui c'est son esprit de prière. Il n'y a pas cinq minutes que vous lui avez souhaité la bienvenue sous votre toit qu'il vous a déjà conduit au trône de la grâce. Un jour, c'était un beau dimanche matin, nous prenions notre déjeuner sous l'ombrage, au jardin. Dans le cours de la conversation : « Permettez-moi, » dit-il, « de vous faire faire connaissance avec quelques-uns des amis pour lesquels je prie. » Et sans attendre de réponse, voilà des noms qui se succèdent les uns aux autres intercalés d'expressions telles

que celles-ci : « Seigneur bénis-le ! bon Dieu soutiens-la !... » Nous visitâmes les écoles déguenillées, les orphelinats, les prisons de Londres ; d'un saut, nous étions à Paris ; d'un coup d'aile, nous allions de là en Allemagne, en Russie, en Turquie, en Perse, en Chine, au Japon !... Après trois quarts d'heure, nous avons fait le tour du monde ; visité toutes sortes de belles œuvres et d'établissements missionnaires ; fait connaissance avec un grand nombre des bien-aimés du Seigneur. Nous nous aperçûmes alors qu'à notre insu, notre déjeuner s'était transformé en une sorte de réunion de prière. Il ne nous restait plus qu'à la terminer à genoux.

Un autre trait non moins remarquable du major c'est l'étude assidue qu'il fait de la Parole de Dieu. Il croit que l'Évangile de Christ est la puissance de Dieu à salut pour tout croyant. Aussi quelle force, quel nerf dans sa prédication ! — Rien de plus touchant que de le voir réprimer ses propres élans pour laisser parler la Parole de Dieu toute seule. A peu près chaque jour, il a ou l'occasion d'exhorter, ou de prêcher l'Évangile parmi nous. Un petit mouvement s'était déjà manifesté parmi la jeunesse, son séjour ici déterminâ une crise salutaire. Je reçus alors parmi les catéchumènes quinze ou seize jeunes gens et jeunes filles. — C'est ici qu'il a écrit un petit ouvrage sur notre mission, d'un palpitant intérêt. Je le recommande à l'attention de nos amis. C'est un ouvrage qui sans doute trouvera une plume bien douée pour le traduire. Naturellement il y faudra plus qu'une plume, il y faudra aussi un cœur.

Notre frère bien-aimé nous avait quittés depuis peu, et j'étais à peine de retour de notre conférence d'Hermon que nous eûmes la joie de voir arriver un des missionnaires américains de la Natalie et sa compagne, notre frère et notre sœur M. et Mme Rood, accompagnés d'une jeune demoiselle, Mlle Haneé, aussi missionnaire. — Nos gens leur firent le plus chaleureux accueil ; ils devaient, disaient-

ils, témoigner de la reconnaissance à ce digne serviteur de Dieu qui avait soigné leur missionnaire pendant une grave maladie à Ifumi. Tous les jours, on leur apportait quelques présents. Une après-midi, on leur avait préparé une surprise; c'était un dîner à la mode du pays : du maïs bouilli et rôti, de la citrouille, de la viande. — Nous nous mettions justement à table lorsque tous les gens du village arrivèrent, et entonnèrent « Grand Dieu nous te bénissons ! » — Nous nous levâmes spontanément et mêlâmes nos accents aux leurs, puis notre frère, M. Rood, les remercia, autant que l'émotion pouvait le lui permettre. — M. Rood prêcha souvent en zoulou, et la plupart de nos paroissiens pouvaient le comprendre. Ce fut donc un temps de rafraîchissement pour nous. Mlle Hanee prit aussi une part active aux réunions de ma chère compagne; elle visita toute seule des villages païens. C'est une personne instruite qui a quitté l'aisance, une sphère d'activité bien belle en Amérique, pour venir s'occuper d'écoles dans ce pays. Elle en a déjà fondé plusieurs dans des villages tout à fait païens, — son œuvre, c'est de les visiter régulièrement. — A la suite d'une réunion intéressante où cette chère demoiselle parla, j'entendis plusieurs personnes dire à ma femme et à moi-même : « Maintenant nous comprenons ce que c'est que de s'offrir à Dieu en sacrifice, vivant, saint et agréable. Miss Hanee nous l'a montré. » — Le jour même de la grande réunion que notre frère Jousse avait convoquée à Thaba-Bossioui, nous étions avec nos chers amis à Bouta-Bouté, où je devais recevoir un renégat repentant et baptiser deux femmes. — Je n'étais pas sans appréhension en me souvenant de l'opposition que nous avions trouvée dans cet endroit deux ans auparavant, lors du placement d'un évangéliste. Mais nous avions crié à Dieu.

Dès le matin, nous vîmes de tous côtés arriver des troupes d'hommes et de femmes; celles-ci avec de la nourriture qu'elles venaient offrir à notre évangéliste pour la

fête. — Tout s'annonçait bien. La veille, il avait plu tout le jour; maintenant le temps était encore couvert, il pleuvait tout autour de nous, mais il ne tomba pas une goutte sur nous. Nous eûmes une nombreuse congrégation. Le service fut long mais intéressant. L'attention ne faiblit pas un seul instant. Bien que nous nous fussions proposé de n'avoir qu'un seul service, tout le monde resta, et nous en eûmes un second l'après-midi, non moins intéressant que celui du matin. Le soir, par un magnifique clair de lune, nous rassemblâmes toute la jeunesse, et on chanta des cantiques jusque fort avant dans la nuit. On avait de la peine à se retirer. — Tout le monde paraissait vraiment heureux.

L'une de nos néophytes était *Matubane*, la fille de notre ami Johanne Nkélé. Elle a grandi dans notre maison, et n'en est sortie que pour devenir la femme de notre évangéliste, Aaron Mayoro. L'autre, c'était une femme du village de Molapo, atteinte d'une maladie de cœur fort avancée. Elle avait dû nous quitter pour aller dans ces quartiers se faire soigner chez ses parents. Nous avions espéré qu'elle pourrait se trouver avec nous à Bouta-Bouté, mais, de bonne heure, le dimanche matin, elle nous fit savoir que c'était impossible, et elle me suppliait de pousser mon voyage jusque chez elle. « Eh bien, mes amis, » dis-je à nos gens, « nous aurons deux fêtes au lieu d'une; *Malimakatso* ne peut pas venir ici aujourd'hui; nous irons demain chez elle. » Un *ahé* (merci) de plusieurs me dit que je n'avais pas frappé à faux. Le lundi, donc, de bonne heure, nous nous mîmes en route, bon nombre à pied, plusieurs à cheval et d'autres en wagon. Nous gardâmes compagnie, et des chants joyeux ne cessèrent pas de faire retentir ces belles vallées du nom de Jésus. De tous les villages, même des champs, on accourait pour voir cette procession d'hommes et de femmes si bien habillés et si heureux. Quand nous arrivâmes chez *Malimakatso*, nous y



trouvâmes déjà une foule de païens qui nous y attendaient.

M. Rood insista pour qu'on plantât sa tente. Nous la fixâmes entre deux voitures, sur le penchant de la colline et sur un tapis de verdure. Notre catéchumène, proprement habillée, s'assit sur le gazon, en face de la caisse recouverte d'une nappe blanche, qui nous servait de table. Jamais je n'ai prêché à un auditoire plus attentif. Je me sentais moi-même entraîné, poussé pour mieux dire, en expliquant que « Dieu a tellement aimé le monde, qu'Il a donné son Fils au monde afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Ces bonnes gens ne pouvaient qu'à grand' peine s'empêcher de répondre. Quand une pensée les frappait, ils approuvaient à demi-voix, se regardaient pour savoir si ce n'était pas une infraction aux règles, faisaient des signes de tête. M. Rood nous fit ses adieux, et on lui répondit avec à-propos et émotion. Malimakatso, après avoir répondu distinctement aux questions qui lui furent adressées, fut baptisée sous le nom de Tabitha; puis, nous nous approchâmes tous ensemble de la table sacrée, faisant un cercle autour de notre chère Tabitha. Oh quels moments! Et que je comprends bien Jacob se réveillant dans les champs, après sa vision du ciel, s'écriant : « C'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte des cieux!.... » Quelle scène sur ce coteau vert, au milieu de ces belles montagnes, que ce baptême, ce repas sacré célébrés pour la première fois dans ces quartiers, si ténébreux encore!..... Nous étions émus jusqu'aux larmes. C'est là que nous nous séparâmes de nos chers amis de Natal, mais non pas sans nous donner mutuellement quelque passage choisi. Nous regagnâmes le chemin de la station, comme les disciples qui se rendaient à Emmaüs. Je demandais à un de nos frères bassoutos ce qu'il pensait de tout ce qui venait de se passer. Il me fit cette réponse ca-

ractéristique : « Plusieurs disent : qui nous fera voir des biens ? Lève sur nous la clarté de ta face, ô Eternel ! »

Quinze jours après cette douce fête, nous recevions la visite de nos amis Jousse et de leur nièce. M. Jousse est de tous nos frères celui qui nous visite le plus ; et nous apprécions d'autant plus cette marque d'affection fraternelle, que nous sommes très isolés et que pour nous voir il faut venir exprès... Pendant la visite de nos amis, nous fîmes l'examen de nos écoles. C'est, dans ce pays, plus encore qu'en Europe, l'occasion d'une fête à laquelle les parents contribuent de bon cœur. Le major Bell, son excellente dame, qui prend un vif intérêt à l'œuvre, leur famille, Molapo lui-même, et plusieurs de nos notabilités locales étaient présents. L'Eglise était comble. J'admire la patience de ces braves gens, dont la plupart ne savent ni A ni B, de se tenir cois toute une journée sur un banc, à écouter des exercices de lecture, d'arithmétique et de géographie. Quelques-uns le font pour le Seigneur, sans doute, et pour prouver l'intérêt profond qu'ils portent à l'école. On ne pouvait attendre rien de bien brillant à ces examens, vu que toute l'année, la construction de notre maison nous a condamnés à des travaux forcés, et que Salomon, tout dévoué qu'il est, n'est pas un maître d'école. Cependant, l'école n'a pas été entièrement négligée ; ma femme et moi y avons fait tout ce que nous avons pu ; et s'il ne nous appartient pas de parler trop haut de progrès, au moins pouvons-nous constater l'assiduité de nos écoliers. Un fait réjouissant à constater pour nous, c'est que la plupart de ces garçons et de ces petites filles professent d'avoir trouvé le Seigneur.

Vous ai-je jamais dit qu'une des femmes du chef, convertie depuis quelques années, s'est offerte pour diriger notre salle d'asile ? Cette femme, jeune encore, jeune de cœur surtout, a grandi chez M. Arbousset. Elle commença avec une vingtaine d'enfants il y a peu de mois, et aux exa-

mens elle en faisait défiler plus de 40 devant nous. Elle a pris sa tâche au sérieux. Je tremble seulement à la pensée qu'il faudra encore lui chercher un local. La chambre qu'elle occupe est trop petite ; elle peut réunir ses enfants dehors, mais seulement quand il fait beau temps.

Otre notre école de Lérivé, nous avons trois autres écoles d'annexes, dont l'une surtout, sous la direction dévouée de Matthias, promet beaucoup. La veille des examens, nous eûmes, le soir, une réunion spéciale pour ces chers enfants, dans l'église. Le don de notre frère Jousse pour parler aux enfants vous est connu. Le soir des examens, nous eûmes le spectacle d'une lanterne magique. Si, même en Europe, les enfants sont hors d'eux-mêmes en voyant se succéder ces merveilleuses images sur la toile, je vous laisse à penser ce qu'éprouvent nos enfants d'Afrique, grands et petits. Je regrette seulement de ne pas avoir plus de sujets d'histoire naturelle. Je ne dois pas oublier de mentionner que notre magistrat et notre chef parlèrent de manière à nous encourager. L'école va bientôt rentrer, et nous aurons alors l'occasion de juger si le discours de Molapo n'était que du verbiage. Jusqu'à présent, nous n'avons pu avoir aucun enfant de son village.

Bien que ma lettre soit déjà trop longue, il faut pourtant que je vous parle encore d'une réunion importante que nous avons eue et à laquelle frère Jousse a pris une part active. Il s'agissait de l'évangélisation du district de Lérivé. Un digne homme, Peterose Mothlébékoane, s'était offert au consistoire et s'offrait maintenant à l'Eglise comme évangéliste. Grâce à son grand renoncement, il a accepté la mission d'évangéliste *itinérant*. Que l'Eglise ait acclamé avec quelque enthousiasme une telle consécration, c'est ce à quoi l'on devait s'attendre. Peu de jours après, une réunion spéciale de prières était convoquée pour recommander notre frère à la garde du Seigneur. Voici près de huit jours qu'il est parti ; un autre est allé le re-

joindre avant-hier. Peterose est un homme simple, mais il a toute notre confiance; c'est un chrétien droit, sincère et plein de foi. L'essai que nous faisons aujourd'hui, chers amis, est hérissé de difficultés. Il nous faudrait 15 ou 20 évangélistes et nous en manquons. L'Eglise de Lérivé devrait être à elle seule une société de missions. Figurez-vous les 31,000 âmes et plus qui sont dans ce district, et une seule station, un seul missionnaire et sa femme, sans maîtres d'école, et quelques évangélistes seulement pour faire face à tant de besoins.

Frères bien-aimés, venez-nous en aide, les besoins sont urgents, le temps presse. Pensez-y, chers et dévoués amis. Ce sont les intérêts d'une œuvre qui vous est chère que je plaide; ce sont ses besoins que vous ne connaissez pas que je pose sur votre conscience et sur vos cœurs. Au moins, priez pour nous!

Votre affectionné dans le Seigneur.

F. COILLARD.

*P. S.* — Je dois rappeler avec reconnaissance, ce que du reste vous savez déjà, que l'Eglise de Morija nous a cédé un de ses évangélistes, et nous a envoyé, l'an passé, la somme de 200 fr. pour aider à son entretien. Un frère, qui sait ce que c'est qu'un évangéliste itinérant, nous a déjà donné une touchante preuve de sympathie pour cette nouvelle œuvre par un don de 50 fr. Nous pensons qu'un évangéliste itinérant qui prendra son œuvre au sérieux coûtera de 400 à 500 fr. par an d'entretien.

---